

Quelle ville voulons-nous ?

Optimisation de l'espace habité et satisfactions sociétales, un géographe urbain au cœur du dialogue entre efficacité et bien-être

Jean-Bernard Racine

Professeur honoraire, Université de Lausanne

«L'avenir m'intéresse parce que c'est là où j'ai l'intention de passer mes prochaines années» (Woody Allen). N'est-il pas urgent de se pencher sur l'avenir des villes, de notre ville, puisque c'est là que nous vivons ? (Michel Thiollère, Maire de St Etienne)

Ville et géographie ! Je me suis toujours considéré comme professeur de géographie urbaine avant même que d'être humaine, encore que la ville soit l'expression même de ce qu'être humain sur terre est devenu pour la majorité des hommes et des femmes qui l'habitent. De nos jours en tout cas, c'est bien en elle que se joue notre passion d'exister. J'aime à dire, en détournant Jean-Paul Sartre, qu'elle est bien, plus sûrement que le marxisme, «l'horizon indépassable de notre temps». J'ajouterai même : «de notre destin» si on en croit les annonces de la Révélation biblique et la descente finale sur terre de cette Nouvelle Jérusalem céleste, à laquelle j'ai cru devoir consacrer quelques travaux (Racine, 1993).

Ce soir cependant mes préoccupations seront plus immédiates et moins prophétiques. Je voudrais simplement mobiliser votre attention autour de quelques-uns des enjeux, anciens et nouveaux de notre rapport à la ville, de manière un peu théorique certes mais en essayant de partager avec vous ce qui tisse et trame le plus profondément mes propres représentations de notre relation à la ville et à l'urbain, relation en ce qui me concerne profondément amoureuse, car, avec bien d'autres d'ailleurs, poètes ou purs académiques, je crois à l'amour des villes. Je vais essayer de m'aider de quelques images symbolisant pour moi l'univers de ces représentations urbaines, dans la mesure où elles renvoient toutes à des villes où j'ai vécu ou que j'ai sérieusement étudiées, avant de m'interroger, très rapidement forcément, sur les réponses que peuvent apporter à ma question initiale, «Quelle-ville voulons-nous ?» les deux disciplines au sein desquels j'ai travaillé en étant simultanément professeur en HEC et en Lettres, avant que notre Institut rejoigne la nouvelle faculté des Géosciences et de l'environnement. Réponses complémentaires, dont vous verrez qu'elles puisent cependant à des référentiels conceptuels et disciplinaires, et utilisent des embrayeurs théoriques et des cheminements méthodologiques - on me pardonnera le pléonasme- différents, le référentiel économique, le référentiel géographique.

Et pour faire plus concret et plus actuel, j'envisagerai finalement, mais très rapidement faute de temps, un troisième type de réponse, qui sans nier les apports possible de l'économie et la géographie, renverra plutôt à la pensée urbanistique mais aussi politique, celle de la politique urbaine telle que notre Municipalité l'envisage aujourd'hui en l'assortissant de pratiques tout de même assez nouvelles, même pour notre pays de démocratie semi-directe : demander justement à la population, et veiller à ce qu'elle puisse l'exprimer, qu'elle ville elle veut, tout en l'assurant que ce type de participation, reposant sur une information, certes, mais aussi sur une concertation, et même une véritable

négociation, se traduira dans les faits et dans la concrétisation d'un espace bâti socialement heureux.

Mais d'abord cette question de nos rapports à la ville. Une ville avec laquelle je prétends que la majorité des humains entretiennent des rapports plus complexes qu'ils ne croient. Rapports physiologiques - les fameux besoins primordiaux- sans doute, utilitaires et fonctionnels également, mais aussi psychologiques, affectifs, esthétiques et spirituels. «L'espèce urbaine, génétiquement modifiée par l'intervention architecturale, réclame pour sa survie, une forme de beauté révélatrice, écrivait sous le titre «Habiter dans la ville comme en soi», Joëlle Kuntz dans son commentaire du dernier livre d'Alain de Botton, «L'architecture du bonheur» (*Le Temps*, 22 septembre 2007). Besoins ressentis à titre individuel, sans doute, mais également collectifs, les uns et les autres étant néanmoins médiatisés par la nature des rapports que ces habitants de la ville entretiennent les uns avec les autres.

Quelques enjeux anciens et nouveaux de notre rapport à la ville.

La ville est à l'image de l'homme et de la société. Une réalité ambiguë en fait, tantôt considérée comme la source des pires corruptions, tantôt comme le facteur principal de la civilisation et de la culture. Avec ses langues, ses codes, son emploi du temps et son mode de vie, la ville n'est pas seulement un regroupement de citadins ou un espace bâti de pierre et de béton, ensemble plus ou moins organisé de rues et de maisons. Sécrétion des hommes, corps vivant à leur image, la ville est faite autant d'idées et de culture que de pierres et d'habitants. Tout à la fois territoire et population, cadre matériel et unité de vie collective, configuration d'objets physiques et nœud de relations entre sujets sociaux (Grafmeyer, 1994, p.8), elle régent les mœurs et définit les valeurs de l'ère de «l'homo urbanus» cher au philosophe urbaniste Thierry Paquot (1990). Traitant des villes tout au long de mon enseignement, j'ai voulu traiter en miroir, comme empreintes et matrices, ces deux ordres de réalité, réalité duale et néanmoins indissociable, physique et humaine, quitte à y ajouter une autre dimension, d'ordre symbolique et socio-affective, triangulaire sans doute («que c'est triste Venise quand on ne s'aime plus», «aime-t-on vraiment un paysage quand on n'a personne à aimer assez pour pouvoir le partager» ?), relations elles-mêmes s'inscrivant aussi bien dans la réalité extérieure qu'à l'intérieur de nous, un peu à la manière que certains ont eu de rêver durant des siècles d'être l'année prochaine à Jérusalem, à la limite comme Chagall, pratiquant l'art comme état d'âme, et professant que «le naturel ce n'est pas le réalisme, mais plutôt ce que l'on a en soi, dans son cœur» un Chagall peignant par le cœur et cherchant en lui les émotions, qui aimait sa ville natale et d'enfance, Vitebsk, en la liant pourtant à son histoire d'amour, «entre ciel et terre», avec sa Bella, ou comme Asnavour découvrant à l'inverse que «c'est triste Venise quand on ne s'aime plus», nous mettant ainsi sur la voie de ce principe essentiel de la géographie humaine voulant que notre rapport au paysage ne soit pas indépendant de rapport que l'on peut entretenir avec autrui, qu'un paysage nous plaira ou non selon que l'on a à ses côtés quelqu'un que l'on aime assez pour pouvoir le partager. Théorie du désir triangulaire qui m'a tellement marqué et qui nourrit ma conviction plus générale que «le plaisir de la ville c'est qu'il y ait de l'autre» (Dolle, 1992).

De même ai-je toujours cru pouvoir affirmer que si la ville est en question, c'est parce que notre vie elle-même, notre manière de la vivre, était en question. La réappropriation de la ville par l'homme peut-elle être autre chose pour lui qu'une façon de se réapproprier sa propre vie ? En défendant également cette idée voulant que refaire l'espace ce n'est sans

doute pas forcément faire des figures nouvelles, c'est, en revanche réaliser (c'est-à-dire exprimer réellement) des relations nouvelles. Dans cette perspective aussi, l'urbanité m'a toujours paru tâche à accomplir et réclamer des choix, faute desquels la civilisation urbaine risquait fort, risque fort, de se résoudre en barbarie urbaine comme on pu le voir encore récemment aussi bien dans les banlieues françaises que dans le delta du Mississippi avec la Nouvelle Orléans, les effets désastreux de Katrina devant être compris non seulement comme le produit d'un phénomène naturel, mais aussi et tout autant de la pauvreté, de l'incurie de l'Etat, et peut-être d'abord d'un urbanisme totalement mercantile ayant construit au-dessous du niveau de la mer sans mettre en œuvre les moyens lourds et durables nécessaires à la protection de la ville.

Dans le temps et l'espace, des générations et une immense variété de types de villes.(

On connaît la succession, telle que la présentait, par exemple, un Michel Ragon dans un fort joli livre, L'homme et les villes. La ville du sacré, la ville du citoyen, la ville du loisir (Rome), la ville mercantile, la cité chrétienne, d'Orient et d'Occident, la ville nomade, la ville travestie de la Renaissance, exprimant les fastes du Prince, ville décor, la grande ville marchande et exploitatrice des campagnes, la ville coloniale, la ville des philosophes et de la raison, de l'Utopie, la ville capitaliste, la ville socialiste, la ville machine, la ville pour l'homme ? Enfin ?

Il fut un temps où la ville forum était faite pour les piétons. Les espaces publics cessent d'être des lieux de rencontre à l'époque des transports en commun et de l'automobile. C'est désormais grâce à la presse que les idées voyagent, qu'elles sont confrontées, que les débats s'instaurent, que les citoyens s'informent et se forment. C'est uniquement parce que la poussée urbaine du XIXème s'est faite dans des pays où les pratiques démocratiques s'imposaient que l'on a pu continuer à croire que la ville était nécessairement la matrice de la liberté et du pouvoir volontairement consenti. L'avènement contemporain de la ville archipel était en un sens prévisible. Etait-il inéluctable ?

Et Paul Claval (2007), principal théoricien des villes au sein de notre discipline géographique de conclure dans le chapitre qu'il a écrit pour le livre de Mélanges qui vient de m'être offert (Da Cunha et Mathhey, eds.2007) : -je le cite tellement j'ai aimé et me suis identifié à cette conclusion à laquelle j'espère avoir contribué comme il a contribué à ma formation: «*La réflexion contemporaine tourne autour de la question suivante : la ville est-elle seulement faite pour faciliter au maximum toutes les formes d'interaction sociale, comme le suppose la logique des villes ?*» Cette «logique des villes» que le même Paul Claval nous assénait avec puissance au moment où je commençais mon enseignement à Lausanne, et à laquelle j'ai essayé d'initier mes étudiants avant d'être plus sensible à d'autres dimensions que celles que me fournissait la théorie des communications, elle-même inscrite dans la théorie économique? C'est là que Paul Claval se révèle plus sensible à une pensée plus ancrée dans l'analyse sociologique en avançant une autre question : «*Ne devrait-elle pas répondre à une ambition plus haute et qui semble aujourd'hui perdue : servir de matrice à la civilisation qui unit les hommes et non à des cultures qui les opposent ? Celle d'autoriser le développement de volontés citoyennes ? Et de remarquer que c'est là le thème commun de beaucoup de recherches actuelles : au-delà de la logique des villes, elles cherchent à saisir l'essence de l'urbain, de ce qui permet la cohabitation constructive d'individualités et de groupes d'origines variées. En d'autres termes, de nous permettre de vivre, plutôt que dans le communautarisme, dans une structure complexe*

nous permettant de vivre ensemble, égaux et différents, dans nos revenus, dans nos âges, dans nos origines culturelles et ethniques, dans nos représentations, dans nos aspirations, dans nos pratiques quotidiennes, dans nos choix politiques bien sûr aussi. C'est bien à ces recherches que j'ai consacré l'essentiel de ma vie depuis dix ans. Recherches qui à mon sens méritent d'être poursuivies. Et peut-être bien autour du thème clé qu'est la possibilité de favoriser cette dimension proprement urbaine qu'est la relation.

Pour Jacques Segala (2007) encore, si le XX^{ème} siècle a créé une société de consommation, vite devenue de repli et d'égoïsme, dont j'ai voulu étudier l'expression et les conséquences néfastes dans l'espace nord-américain, quarante ans avant que d'autres iguliens ou iguliennes (Longchamp, 1983, Bochet, 2006) le fassent sur l'espace lémanique, «le XXI^{ème} siècle se devra d'inventer une société de relations sous peine, dit-il, de radicalisation explosive de la violence et de la terreur». Des relations fondées, même à travers la publicité, sur un intérêt partagé aspirant à un art de vivre. Pour lui l'avenir, c'est, explicitement, «faire de la relation» Et c'est pour moi aussi l'essence même de l'idée de ville, qui est avant toutes choses, relation, ensemble de relations plutôt, entre sujets différents, entre pratiques différentes et complémentaires, relations qui méritent néanmoins d'être coordonnées et régulées, qui méritent de faire sens, pour une majorité, dans «une hiérarchie qui ne soit pas celle des personnes mais des priorités collectives» comme dirait le philosophe Vincent Descombes (2007) dans son merveilleux «Raisonnement de l'ours. Et autres essais de philosophie pratique»,.

Quant à savoir dès lors si l'on peut encore appeler ville ce que celle-ci est devenue ce sera l'objet de l'explicitation des tenants et aboutissants de ma deuxième question avant d'envisager successivement les réponses que peuvent lui apporter l'économie d'une part, la géographie d'autre part, la municipalité de Lausanne enfin.

La question est difficile. Il y a eu tellement de générations urbaines, de types de villes et de formes urbaines dans l'espace et dans le temps. Je m'offre devant vous le plaisir de penser simplement à celles qui m'ont marqué, que j'ai aimé passionnément parfois, dans lesquelles j'ai vécu ou que j'ai pu étudier de près, disons de Jéricho à Mexico, pour évoquer la mémoire de notre excellent collègue trop tôt disparu au lendemain de sa retraite genevoise. Et il y a tellement de manières de les voir. De l'extérieur, en toile de fond, comme paysage, comme panorama ouvert...comme dans ces multiples représentations de Jérusalem, ou encore la si classique L.A. depuis le Mullhovan Drive.

Encore que.....Si personnellement j'ai toujours pensé, comme notre amie l'ancienne syndique de Lausanne a continué à le prêcher, à la nécessité d'aimer les villes, et à défendre l'idée de ville alors même que la grande majorité d'entre elles ont quitté leur lit et se sont répandues tout autour, rejetant du fin fond de mes viscères et de toute mon âme, le passage de la ville à l'urbain, me réclamant de «projets de ville» plutôt que de «projets urbains», bataillant pour que l'on fasse ville partout, de nuit comme de jour, plutôt que banlieues et autres espaces informes et fragmentés. Tout en me demandant parfois si ce besoin de ville qui est mien était réellement partagé par mes contemporains, et encore défendable.

Dieu sait si j'ai aimé les villes et leur ai consacré pratiquement l'essentiel de ma vie intellectuelle et culturelle. J'en ai cherché l'image dans l'histoire, à la découverte de générations de villes, mais aussi des rémanences, cette propriété d'une sensation, notamment visuelle, de persister après la disparition du stimulus, rémanences encore identifiables, et singulièrement celles de ce qui fut le principe originel de leur création, le

rapport au sacré. J'en ai cherché l'image dans l'espace, du plus Nord au plus au sud, Sud et du plus à l'est au plus à l'ouest à l'occasion des si nombreux périple que mon métier m'a permis de réaliser en allant discourir dans quelques soixante universités différentes de par le monde. De Babel à Tokyo, de Jéricho à Mexico, en passant par mes coups de cœur toscans, les villes de mon éducation sur la riviera française, Nice et Monaco, ma découverte de la vie professionnelle au Canada, Montréal, Québec, Ottawa, Toronto, un peu mon Chicago à moi en matière de découverte de la nouvelle géographie urbaine, la naissance de ma conscience critique et peut-être d'amour irraisonnés pour l'énergie vitale mais aussi les lacunes de la ville nord-américaine, de Shanghai à La Havane, dans un cas fascination devant l'incroyable puissance du changement avant la découverte des exclus du miracle économique et urbanistique, et mes tendresses cubaines, face pourtant à une ville en ruine qui pourtant, et apparemment, chante et danse constamment au quotidien. Bonheurs européens aussi, et fascinations post-modernes, l'immeuble des contemporains à Montréal ou le Melia de la Havane, l'un des plus beaux hôtels du monde, si paradoxal dans cette ville abandonnée, et les ambiguïtés de formes où des banlieues, de Frisco à celles de Soweto, d'avion on ne saurait faire la différence. Je ne vous en ai montré que quelques-unes, il y en avait trop d'autres, plus d'une soixantaine, toutes ayant fait pour l'objet chez d'une réflexion souvent enthousiaste, parfois amoureuse, mais aussi inquiète ou critique. Quitte à ce que l'une d'elle à l'occasion d'une excursion avec nos étudiants, croie pouvoir s'imposer de manière quasi absolue comme un idéal, idéal de marketing urbain, j'ai nommé Barcelone, lisez vous-même : «Tout à Barcelone» ! Est-ce vraiment possible ?

A propos de toutes ces villes, on pourrait multiplier les constats. Et d'abord quant à la permanence du phénomène urbain. Quand on voit cette collection d'images, et de fait j'aurais pu en mettre en amont comme en aval, multiplier les classes de taille, et les types formels, mais vous m'avez déjà compris – je crois qu'une question épistémologique tout à fait importante est bien de se demander avec Denise Pumain (2002), et d'essayer de comprendre, «comment et pourquoi l'une des propriétés essentielles de la ville, son aptitude à se transformer, qui est son caractère évolutif, n'a pas empêché l'homme de la rue de continuer à nommer «ville» un objet dont la forme, le contenu et la signification n'ont cessé de changer au cours des siècles».

A l'heure où l'urbain, justement, a gagné la société toute entière, où les villes ont quitté leur lit, pour se répandre un peu n'importe comment sur leur environnement périphérique, y perdant leurs structures matérielles et formelles, à toute ville contemporaine ne peut être associé qu'un territoire aux contours flous. «Dans la ville territoire nous dit Yves Chalas (2002), le lieu de la ville n'est plus simplement la ville, ce peut être la campagne ou quelque coin perdu dans la nature. Autrement dit on peut très bien être urbain tout en ne vivant plus en ville. On peut très bien être urbain aujourd'hui tout en ne vivant plus en ville. De par sa libre dispersion territoriale, la ville-territoire constitue des archipels urbains et entraîne une indifférenciation croissante entre la ville et la non-ville».

Reste à savoir ce que nous pouvons penser de cette évolution. Reconnaissons que le mot ville est employé pour désigner diverses réalités humaines fondamentales, bien sûr, et notamment l'espace qui est pratiqué quotidiennement. La tentation aujourd'hui, certes rationnelle et pragmatique, est justement de définir la ville comme l'étendue territoriale à l'intérieur de laquelle tout un chacun est en mesure d'accomplir l'ensemble de ses tâches quotidiennes. Les notions de ville et de quotidienneté sont bien indissociables. Les limites de la ville correspondent pratiquement aux trajets qu'un individu doit impérativement effectuer en une journée maximum pour se déplacer d'un pôle à l'autre de ses activités : se

loger, travailler, consommer et se divertir... Bref, la ville ou l'urbain sont à la mesure de l'espace-temps quotidien. Il reste que si la ville a changé d'échelle dans le quotidien même de ses habitants on est en droit de se demander si, pour autant, on peut encore parler de ville en parcourant les mornes troupeaux de banlieue et les espaces urbanisés discontinus et fragmentés à l'infini parfois qui les entourent le plus souvent ? La ville, du moins dans ce qu'elle a représenté pour chacun des hommes et des femmes, pendant des siècles, n'est-ce pas tout autre chose ?

Par ailleurs, la recherche géographique et statistique a récemment montré (Cunha et Both, 2004) que corrélativement à un mouvement de désaffectation des grands centres au profit de leurs périphéries, nos villes suisses sont sorties de leur lit, ont perdu leurs structures matérielles et formelles d'antan, se sont largement étalées, de manière discontinue, dans un champ urbain toujours plus étendu, au mépris le plus évident des règles aujourd'hui devenues élémentaires d'un développement durable, et ce au triple plan de l'efficacité économique, sociale et environnementale. On ne peut que le déplorer, tout en essayant de pousser l'analyse un peu plus loin sur le plan économique, social et urbanistique. D'où ma deuxième question qui rejoint plus explicitement mon titre général et c'est celle là qu'il nous faut maintenant traiter : « pouvons-nous encore «faire ville» autrement ? si oui quelle ville voulons-nous ? »

La ville aujourd'hui a gagné le monde. La ville et plus généralement le fait urbain qu'elle a engendré au sein de la société tout entière. Les modes de vie, les attitudes, les mentalités et les valeurs qui s'incarnent dans la ville ont été intériorisés par l'ensemble de la population, jusqu'aux points les plus reculés du territoire. Et pourtant, combien sont-ils ceux qui, en ce début du XXI^e siècle, encore nous ressassent l'idée que nous sommes incapables de maîtriser les processus d'urbanisation dans lesquels nous sommes pris, que l'opposition entre l'opulence et la misère est de plus en plus apparente à toutes les échelles, sur toute la surface de la planète et plus particulièrement au coeur de nos villes, comme l'est également la dégradation de l'environnement et l'accélération des contradictions sociales qui risquent de rendre inévitable la généralisation de conflits de types nouveaux ?

Fin ou renaissance des villes ?

De là, depuis un bon quart de siècle en tout cas dans la littérature spécialisée, à nous annoncer l'avènement de «nécropolis» et de «la_fin_des_villes», du «règne de l'urbain», il n'y a qu'un pas que ne franchissent heureusement pas les chercheurs qui savent que la ville, dans ses formes, ses structures et ses significations est toujours l'expression de l'usage que nous avons fait, ou pu faire, de notre liberté.

Elle pourrait donc être organisée autrement et redevenir justement lieu de liberté, de créativité, d'innovation, de découvertes, aussi bien sociales et culturelles que techniques et économiques. «On avait dit, il y a deux cents ans », rappelait l'architecte Raoul Castro (1990) dans un important manifeste, «les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit.» Cent ans plus tard, on a rendu stable la démocratie en développant l'Ecole; on a pu dire alors : «égalité de chances». On pourrait dire aujourd'hui : «égalité apparente de destins», «droit à la ville pour tous». Il n'y a pas de raisons pour que certains vivent et prospèrent dans du beau tandis que d'autres ont droit à l'espace du rebut, de la laideur et du stockage».

J'ai évoqué des choix. Evidemment, ils sont les corrélatifs obligés de la réponse à ma question initiale : quelle ville voulons-nous ? De fait je ne pense pas ici à cette belle idée de «la ville au choix» développée par Yves Chalas (2000) dans son excellent livre L'invention de la ville, dans lequel il reconnaît, sur la base de nombreuses études consacrées aux pratiques urbaines se développant en France, certes mais un peu partout aujourd'hui, de nouveaux rapports à la ville, que nous vivons de plus en plus comme une cité à la carte, la ville de la multi-appartenance, dans l'exercice d'une territorialité multiple, sur le principe du libre choix, nourris par le principe de mobilité nous permettant de construire chacun notre propre réseau potentiels où s'arrêter, recréer nos propres proximités dans un espace urbanisé à l'échelle de sociabilité, en nous rendant rapidement où bon nous semble, très loin ou très près de chez nous, en vertu de désirs, d'attachements, d'identifications tout à fait complémentaires, contradictoires ou superposables, la ville que l'on pratique, dit-il, comme une carte routière, la ville nous offrant toutes sortes de combinaisons de cheminements imprévus ou de lieux intercommunale, «ville émergente» déterritorialisant les rapports sociaux, éloignant les habitants de leur cadres socio-culturels, libérant les individus de la pression des groupes, leur donnant la variété de choix et de perspective, l'identité urbaine des uns et des autres ne se forgeant plus forcément et uniquement dans leur quartier de résidence, les uns au centre-ville, les autres ailleurs, l'identité se construisant dans la mobilité, devenant par là multiples et surtout choisie, les uns et les autres pouvant vivre cette pluralité avec plaisir, comme condition urbaine moderne, ou si vous voulez, «post-moderne» faite de collages divers, peut-être de liens que l'on dira faibles mais tellement plus nombreux et moins figés que les liens forts d'autant, le tissu social n'étant peut-être pas moins solide que le précédent d'ailleurs, «sa solidité tenant plus à sa souplesse qu'à l'épaisseur de ses fibres» remarque François Ascher (2000), permettant à l'urbanité de rimer à nouveau avec liberté, multipliant les lieux de divertissements et de consommation, de travail, et parfois d'habitation, un «éclatement au carré multipliant les rôles et les identités», sans que pour autant, reconnaissons-le aussi, cette évolution ait empêché l'émergence de problèmes liés à de nouvelles formes de ségrégation, ghettos de pauvres, ghettos de riches, dilatation des échelles de spécialisation par la croissance des vitesses de déplacement et la fragmentation de l'espace. Et ce n'est pas du Christophe Gallaz. Il y avait des virgules !

Villes de la multi-appartenance, telle est la ville émergente pour Yves Chalas. Mais ce n'est pas en ce seul sens que je vous invite ce soir à expliciter votre choix de ville. Je veux parler du choix plus politique d'ailleurs, volontariste qu'analytique, qui renvoie à l'élan créatif, au mouvement rassembleur, à la revendication de nouveaux droits, à l'invention, l'imagination, mais aussi à l'explicitation de besoins légitimes, de sécurité pour tous, à tous les âges, de protection, d'équité, de liberté, de beauté, de culture, quand la ville n'est plus simplement une machine à produire, à consommer, à circuler et à se reproduire, mais aussi bien rencontre, culture, spectacle et objet d'Art. Ce qu'elle a souvent été, incarnation des civilisations dans l'histoire, mais aussi siège de tant de misère et de contradictions sur lesquelles je passe, la soirée doit être heureuse et pas larmoyante.

D'autant que si les contradictions majeures de notre temps et peut-être de tous les temps s'expriment dans les villes, quand elles sont visées par l'ennemi, - l'histoire de la violence est d'abord une histoire de la violence faite aux villes- mais aujourd'hui encore quand bougent et brûlent par exemple, voire quand on y brûle sa propre ville, sa propre vie, ses propres voitures, ses propres écoles, peut-être même au nom d'une revendication de liberté, d'égalité et de fraternité, quand la voiture ne vous conduit nulle part, et l'école qu'au mur du chômage. Pourtant, si ces contradictions s'expriment dans les villes, c'est aussi dans les villes qu'elles trouvent leur solution a rappelé tout au long de son

enseignement Yvette Jaggi, à l'image de maires célèbres qui en ont fait la démonstration, tant à Curitiba qu'à Barcelonne. C'est justement Joan Clos justement qui évoquait l'an dernier encore dans le prolongement du Tout à Barcelone proposé 10 ans plus tôt, et de manière plus fine, «la ville capable d'être le lieu à la fois de notre quotidien et du mystère, de la sécurité et des surprises, des libertés probables, et des transgressions possibles, du respect du privé et de l'immersion dans la vie collective». Avant de conclure par cet appel : «nous avons à réinventer une ville, à trouver un modèle qui ne passe ni par la peur de l'espace public ni par l'asepsie ennuyeuse des quartiers fermés et protégés qui commencent à proliférer en Amérique et en Europe (jusqu'à Jouxten-Mezery apparemment). Etre citoyen, c'est avoir le droit de se sentir protégé, mais c'est aussi pouvoir jouir de la liberté de vivre l'aventure urbaine» (Thollière, 2007).

Par ailleurs, comme vient de l'écrire notre nouvelle collègue Mme Céline Rozenblat, dans l'ouvrage (2007) de hommage où sont réunis, par la grâce d'Antonio Da Cunha et de Laurent Matthey, les articles que mes amis géographes et sociologues d'un peu partout dans le monde, mais aussi d'ici ont bien voulu consacrer, à l'occasion de mon départ, aux Savoirs émergents sur la ville et l'urbain, «la ville est bien davantage qu'un objet d'étude pour un chercheur engagé : c'est un ensemble de projets, projets sociétaux («citadins») dans lesquels le chercheur peut se placer, soit au service des gouvernants, en adhérant pleinement à leur vision d'un «projet de ville», soit se placer en position d'intermédiaire pour agir comme un catalyseur et un anticipateur des habitants, de l'air du temps et des transformations contemporaines issues des processus émergents» (p.82). Il est bien évident que je me rattache à la seconde attitude, quelles que puissent être les affinités électives - c'est le cas de le dire- qui m'attachent aux uns ou aux autres, notre devoir de chercheur étant bien évidemment aussi de pratiquer, autant que faire se peut, le regard froid du scientifique.

Venons en donc à ce qui a d'abord été énoncé : les réponses de l'économie.

Quelle ville voulons-nous ? Les réponses de l'économie

Trop longtemps habitué à une réflexion d'ordre inductif et idiographique, empirique et qualitatif, le géographe s'est traditionnellement méfié d'une réflexion d'ordre général et d'abord théorique, voire axiomatique, propre entre autres, à la science économique, sachant bien que celle-ci se donne décidément comme une science nomothétique, fondée sur l'utilisation de concepts abstraits, mobilisés dans une démarche hypothético-déductive, avant que d'être expérimentale, d'autant plus efficace dans ses productions qu'elle aura su, du fait même de sa maîtrise théorique, «simplifier la réalité pour illuminer les faits», comme on l'a dit Jean Tirole nouvelle médaille d'or du CNRS? (*Le Monde*, 21 sept. 2007, p.20).

Et pourtant, la ville qu'étudie le géographe est bien un phénomène économique. D'une économie géographique à n'en pas douter puisqu'elle s'inscrit et nous inscrit dans un contexte tout à fait concret, de site et de position à la surface de la terre, dans un système de relations à son et à notre extériorité, environnementale et sociale dirait Claude Raffestin, notre maître en territorialité humaine et en problématique relationnelle. Le choix de la mobilisation du référentiel économique dans cette discussion repose sur l'hypothèse selon laquelle toute évolution de l'espace géographique, défini comme un ensemble de lieux caractérisés par leurs positions relatives et munis d'attributs, et par la répartition des

habitats et des productions, est susceptible de favoriser le degré d'utilité ou de satisfaction de certains de ceux qui s'y trouvent et de nuire à d'autres. La recherche d'un optimum, en termes de grandeur comme en termes d'organisation jugées comme les plus adaptées à la réalisation d'un ou plusieurs objectifs, étant au centre des préoccupations,

Ceci dit la notion d'optimum implique évidemment que l'on pose la question: optimum pour qui? pour quoi? Elle suppose donc que l'on dépasse largement la seule discussion de l'efficacité économique, qui sous-tend souvent l'utilisation de la notion par les économistes. Ainsi est-il hautement souhaitable – et ce fut mon souci constant dans mon enseignement en HEC de soulever la question, peu fréquente bien que très générale, des satisfactions que peuvent obtenir les humains vivant dans une société spatialement organisée, ce qui est défini ici sous les termes «satisfactions sociétales». Celles-ci peuvent largement être décrites en termes de justice socio-spatiale ou d'habitation durable des territoires - mais toutes les dimensions sont à prendre en compte, notamment la dimension esthétique. Ceci posé il faut aussi convenir que la notion d'optimisation, notamment de l'espace urbain, est d'autant plus importante, vive et actuelle, qu'elle est liée à celle de durabilité. La réalisation d'un optimum, au moins d'un certain point de vue, peut constituer une condition d'un équilibre stable, statique ou dynamique; et donc le préalable à une certaine stationnarité, que les bifurcations au sens strict du terme (les crises dans le domaine anthropique et/ou biologiques) peuvent venir rompre. Les relations entre optimum, équilibre, stabilité (et instabilité) sont très présentes dans toutes les problématiques de la modélisation, notamment des plus classiques des modèles spatiaux.

Ceci dit si j'en restais à l'économie comme outil d'interprétation du phénomène urbain, et singulièrement à la théorie micro-économique pour produire des théories urbaines, je dirais que celles-ci justifient le regroupement spatial des agents économiques (de production ou de consommation), et leur juxtaposition en un point privilégié de l'espace, agents économiques qui sont censés maximiser leur utilité, par l'existence d'économies d'agglomération, ou économies d'échelles externes à la firme (Catin, 1994, p.105). Je dirais cependant que l'on peut aller un peu plus loin dans l'analyse en reconnaissant que la ville est de ce fait un centre de création et de redistribution des valeurs économiques et d'innovation, qu'elle est foyer de diffusion (parfois de rétention tout de même) des revenus et des innovations créées par les activités qui s'y développent. Il y a déjà là matière à réflexion et à analyse. Mais encore ! Une première difficulté intéressante provient du fait que ces fameuses «économies d'agglomération» souvent postulées, ne sont jamais mesurées. Et qu'il y a là tout un champ d'étude à creuser. En outre, pour choisir leur localisation, en fonction des économies d'agglomération, les agents ont besoin que la ville existe déjà, et la théorie ne dit pas comment elle a pu se développer. Une autre critique à adresser à ces théories est qu'elles postulent, le plus souvent l'existence d'une ville isolée : les agents se regroupent sur la base de leurs intérêts, sans qu'il y ait un rapport nécessaire avec d'autres villes. Lorsqu'il s'agit d'expliquer les systèmes de ville, et de rendre compte par exemple de leur structure hiérarchique, les théories économiques supposent l'existence rendements croissants avec la taille des villes. Et un Fujita par exemple de postuler que le système optimise à tout moment son fonctionnement en réalisant un équilibre entre offre et demande à l'échelon mésoscopique de la ville, tandis que les individus optimisent leur localisation en maximisant leur utilité. Les villes qui offrent des services diversifiés vont être les plus attractives, et l'afflux des migrants va susciter à son tour l'accroissement de la variété de l'offre de service. Les grandes villes sont donc plus attractives et croissent plus vite que les petites. Fort bien ! Mais ceci n'explique toujours pas pourquoi il y a des grandes villes et des petites villes, pourquoi la hiérarchie prend une forme particulière et la

maintient généralement au cours du temps. En outre, fait fort ennuyant logiquement, on sait bien que les mécanismes imaginés en micro économie pour expliquer l'agrégation des agents, les économies d'agglomération, ne tiennent pas compte de la durée nécessaire à leur action. Il est donc bien difficile d'imaginer que la forme actuelle des villes puisse correspondre à l'optimisation instantanée de quelques facteurs. De toutes manières l'économie, pour être le moins satisfaisante et plausible sur le plan prévisionnel, doit s'efforcer d'intégrer des aspects temporels, non seulement au sens de la dynamique mais aussi du devenir, de l'histoire. Une histoire ponctuée de réussites, sans doute, mais aussi d'échecs et de reculs, quand par exemple, la volonté d'optimisation des agents, celle des entreprises, l'optimisation du profit et de la plus value pour rentabiliser les investissements consentis débouche, à travers fusions ou délocalisations sur le cortège de restructurations et de plans sociaux au nom des synergies annoncées et supposées les légitimer.

Mais encore, ces théories ne nous disent rien de ce que nous pouvons penser de ces formes et de leur évolution en termes de satisfaction tant personnelle que collective et ce qui fondamentalement institue la ville ; un sens partagé de la collectivité. Vous voyez la difficulté, mais j'espère aussi l'intérêt tant intellectuel et pratique de faire de la recherche active sur ces questions à l'interface de l'économique et du géographique. Mais encore !

Les villes sont des systèmes complexes et le produit d'interactions multiples. Pourquoi ne pas imaginer par exemple, que ces fameux effets d'agglomération soient plutôt la conséquence que la cause du succès des grandes villes ?

Heureusement, depuis mes travaux initiaux, la science s'est développée considérablement en nous offrant de nouveaux moyens tant conceptuels que techniques d'analyse de la dynamique des villes, dynamique de l'interdépendance, dynamique systémique nous interdisant aujourd'hui de penser ville, ou même densité et proximité, voire hétérogénéité, ces grands invariants de l'urbanité, en oubliant de penser relation des villes entre elles, villes et systèmes de villes, chaque ville étant par définition intégrée à un réseau hiérarchisé de villes.

Ces réseaux qui tissent et trament actuellement la réflexion de cet autre successeur bienvenu qu'est la spécialiste confirmée au niveau international, Mme Céline Rozenblat. Elle s'y attache aujourd'hui avec d'autres outils que ceux qui furent les miens. Les travaux plus récents, empruntant successivement à des modèles issus de la chimie ou de la physique les notions de structures dissipatives, de fluctuation, de bifurcation, de perturbation, de synergie et d'auto-organisation, ont réussi à formaliser la dynamique des systèmes comme produite par les interactions entre des éléments microscopiques qui forment des structures repérables au niveau macroscopique, en sachant que le système est ouvert, ouvert à l'innovation, cette innovation, cette création de nouveauté qui, in fine, est le moteur essentiel de cette évolution.

Quelle ville voulons-nous ? Des partis pris géographiques ? (IMAGE)

En attendant d'autres résultats, essayons donc de répondre aux mêmes questions en nous appuyant sur d'autres embrayeurs théoriques, ceux qui sont propres à la géographie, et singulièrement celle qui m'a passionné ces dernières années, la géographie humaniste, culturelle, existentielle, invitant mes étudiants à mieux « décrire et comprendre la forme d'être au monde qu'est la citoyenneté ».

Les villes comme systèmes, à l'intérieur d'un système de villes ! Ce sont bien les deux pôles complémentaires de la géographie urbaine. La ville comme espace et comme ressource, espace produit par la société tout entière, dans l'historicité de ses pratiques, ressource évidemment soumise, par sa nature même, au joug de la rareté et donc soumis aussi à la compétition acharnée entre ses diverses modes d'utilisation. Des utilisations socialement pensées et produites, traduisant le jeu des rapports de force entre agents inégalement dotés, bien sûr. Mais plus profondément à mon sens, traduisant l'ensemble du projet d'une société, son projet vital, certes, subsister, se protéger, survivre, mais aussi ses aspirations, ses croyances, le plus intime de sa culture. Si l'on en croit Roland Barthes, «tout usage social et transformé en signe de cet usage». Dans cette perspective, je dirai que l'espace urbain n'est pas seulement le «palimpseste» cher à André Corboz, il est aussi un espace chargé de signification, dont les propriétés symboliques méritent toute notre attention, un «sémandide» particulièrement riche, pour utiliser une expression de Jacques Ruffié. Et je crois bien que ce qu'il y a eu peut-être de plus original, en tout cas de plus fondamental dans mon enseignement, c'est bien de l'avoir ancré dans la conviction, qui fut celle aussi d'un Georges Duby que j'eus le bonheur d'avoir comme professeur à Aix-en-Provence, qu'il s'agisse de l'histoire, système d'explication des sociétés par le temps, ou de la géographie, qui cherche à rendre compte de celles-ci à travers leur rapport à l'espace, que notre tâche commune est d'expliquer les sociétés en tenant compte non seulement de ce que l'on nomme leurs infrastructures, mais aussi de l'intervention des idées, des images, des codes de comportement, des systèmes de valeur, de tout ce qui, bien que n'étant pas matériel, a cependant autant de réalité : les représentations mentales, ce que l'on pourrait appeler, dans une certaine mesure, l'idéologie. Car, nous dit enfin ce même Georges Duby (1967), «ce n'est pas en fonction de leur condition véritable, mais de l'image qu'ils s'en font et quo n'en livre jamais le reflet fidèle, que les hommes règlent leur conduite. Ils s'efforcent de la conformer à des modèles de comportement qui sont le produit d'une culture, et qui s'ajustent tant bien que mal, aux cours de l'histoire, aux réalités matérielles».

Car, bien évidemment, l'espace urbain, la ville qui nous intéressent, c'est bien entendu aussi, et sans doute d'abord, un espace vécu, centré sur le moi, ayant sa lisibilité propre, et que je vis dans l'interaction constante avec ce qui m'entoure, avec tout ce qui relève de mon extériorité, tant environnementale que sociale, à travers l'exercice de ma territorialité, en essayant éventuellement de lui donner un sens. Un sens qui d'une part contribue à ce qu'il advient, le territoire fixant le sens même s'il ne le produit pas, mais qui d'autre part traduit et signifie le produit d'un ensemble de liens et de représentations nées de ces interactions constantes. Liens et représentations sur lesquelles j'ai le droit, et comme géographe, à mon sens du moins, le devoir, de m'interroger. Qu'est-ce qui fait que je suis bien ici, plutôt que là, à côté de ceci plutôt que de cela, évoluant de cette manière plutôt qu'autrement ? Qu'est-ce qui peut bien m'attacher à cette ville, qu'est-ce qui fonde ma satisfaction ? Que pourrais-je faire, que peut faire la collectivité et ses représentants, pour l'augmenter, pour réduire au maximum ses inconvénients ? Question qui peut se poser à titre individuel, qui peut aussi se poser en termes collectifs, l'idée de ville étant bien évidemment instituée à partir de ce sens partagé de la collectivité déjà évoqué.

C'est toute la question de l'urbanité et de sa nature qui est ainsi posée. Du latin urbanitas, qui désigne ce qui est spécifique à l'urbanus, à l'habitant de la ville, et à l'urbs, la Ville par excellence, c'est-à-dire Rome. A distinguer de la civilité qui renvoie à la civilitas, à la cité et à l'ensemble des citoyens et à cette capacité de vivre en commun que manifeste le citoyen, l'homme cet «animal politique» comme l'affirmait déjà Aristote. Urbanité donc,

manière de faire et de vivre la ville par des gens qui apprennent à cohabiter, qui apprennent donc aussi la tolérance, le respect de l'autre, la diversité des points de vue et des croyances, et la manière de les gérer au mieux, et sans doute, pour Aristote encore, la démocratie.

Dans le Dictionnaire La ville et l'urbain, auquel il a participé, le philosophe Thierry Paquot (2006, p.296) rappelle cependant et à son tour, qu'à l'inverse, certains observateurs se sont inquiétés d'un repli sur soi du citoyen, d'un individualisme exacerbé et égoïste, d'une indifférence à l'autre. Et pourtant, force est de constater, encore avec Thierry Paquot (2006, p.207), que «l'urbanisation, contrairement à une idée occidentale largement répandue, ne s'est accompagnée ni d'une généralisation de la vie démocratique, ni d'une diffusion de l'urbanité. L'urbain se fait parfois contre la démocratie et souvent sans se soucier de la qualité des relations interpersonnelles. L'architecture, le tracé des routes, l'aménagement des espaces publics, l'urbanisme, la gestion municipale, comme le disait Giraudoux, participent aussi activement de l'urbanité. Il ne faut pas l'oublier. De même qu'il nous faut, dans les nouvelles configurations de cette urbanisation-là, penser l'urbanité comme la règle, -souple et adaptée- des pratiques du vivre ensemble, sachant que ce dernier ne constitue pas un objectif partagé».

C'est dans ce double registre de la ville comme objet convoité, machine à produire et à consommer, à habiter et à parcourir, à visiter et évidemment à comprendre et si possible à aimer, dans sa trame et ses structures morphologiques et socio-économique, et de la ville comme sujet, avec laquelle moi, ici et maintenant, comme au centre du monde, j'entretiens, ou nous entretenons collectivement à travers la vie citadine, un ensemble de relations d'ordre socio-affectif, symbolique, métaphorique et sans doute aussi onirique, qu'il convient je crois de poser la question des satisfactions sociétales. Je crois qu'une analyse oubliant l'un ou l'autre de ces différents niveaux de réflexion est toujours appauvrissante. C'est du dévoilement de leurs rapports que naîtra le savoir nécessaire non seulement à nourrir la théorie urbaine, voire encore la théorie des villes, mais aussi légitimer l'action et les choix politiques et urbanistiques nécessaires dans le contexte de la mondialisation et en regard des inquiétudes qui se font jour.

Ces choix politiques, je crois qu'ils peuvent s'appuyer sur une évolution d'ordre culturel que j'estime significative même si assez récente : la redécouverte des vertus de l'urbanité, singulièrement par notre jeunesse, mais pas uniquement. Personnellement je ne peux m'empêcher de faire un parallèle entre cette idée et le frémissement que les chercheurs de notre Institut ont pu mettre en évidence concernant la possibilité de renversement de tendance par rapport à ces trente années de fuite de la ville en banlieue, d'isolement individualiste et périphérique dans leurs maisons «Mon rêve», «Mon abri», «Mon chez moi», «Mon désir».

Une évolution culturelle significative ?

Et pourtant, bon nombre des «déménagés» de cette époque seraient aujourd'hui d'accord de revenir en ville si la ville leur offrait des conditions de logement adéquates, l'adéquation restant d'ailleurs à préciser, mais ayant simultanément à faire avec l'espace, le bruit, le coût, les conditions de vie quotidienne. C'est dire que l'avenir de ces territoires diffus et fragmentés n'est peut-être pas aussi fixé qu'on pourrait le craindre, comme conduisent aussi à le penser les résultats d'une enquête récemment menée par une équipe de l'Institut de Géographie pour le compte du Service cantonal d'aménagement du territoire cette fois, (Da Cunha et als, 2004) sur l'agglomération lausannoise et montrant l'existence d'une certaine flexibilité des aspirations résidentielles. Un résultat qui autorise, selon les

conclusions, "une marge de manœuvre certaine aux politiques d'aménagement urbain et à la diversification de l'offre en milieu bâti. Ce qui est recherché par les ménages ce n'est pas forcément la localisation périphérique, mais une certaine qualité de vie" (Bochet, 2005). La redécouverte des valeurs de la combinaison densité/proximité/hétérogénéité qui définit l'urbanité? Il serait alors possible de penser autrement l'avenir urbain et d'innover en offrant à nouveau à un maximum de gens la possibilité de profiter de ces valeurs, en faisant «ville» partout, voire en prenant exemple sur ce qui est en train de se passer dans certaines grandes villes nord-américaines, en mal de culture européenne, en proie à la reconquête de leurs centres.

L'enjeu ? Une «nouvelle urbanité», pratiquement liée d'une part au développement d'un modèle urbain polycentrique en réseau, avec diversification de nouvelles nodalités périphériques, plus denses, reliées par des corridors urbains desservis par des transports publics performants, (le «Transit oriented development», composante essentielle aujourd'hui de la notion de développement durable, du «Smart growth» -croissance intelligente- et du New Urbanism), favorisant corrélativement, outre la mixité fonctionnelle et résidentielle, le retour des villes et des zones d'urbanisation à une métrique pédestre (marche à pied, vélo, transports publics), évidemment couplée à une redensification du centre, en adaptant enfin l'offre immobilière à la demande de nouveaux modèles d'habitat répondant à la fois à la nécessité d'une maîtrise des coûts de l'urbanisation et aux aspirations émergentes des ménages pour les grands condominium résidentiels et centraux, comme à San Francisco ou Chicago, Toronto ou Vancouver par exemple.

A quand le tour des habitants de la «métropole lémanique» peut-on se demander. Gageons qu'en votant le M2, les vaudois ont heureusement commencé de mettre le pied à l'étrier.

Frémissement incarné également et peut-être plus significativement encore, après ce que la presse a baptisé «la fulgurante métamorphose du Flon, un spectacle dans la ville», par le retour des commerces au centre-ville. Outre le fait que l'on puisse annoncer dans Lausanne Cité, la cuvette de Sévelin, longtemps considérée comme infréquentable parce que lieu de prostitution lausannoise, comme nouvel eldorado branché (nouvelle Migros faisant partie d'un complexe de 135 appartements, avec en son centre un foisonnement de niches d'artistes et de petites boutiques design et une vie associative extrêmement riche, les vieux hangars y côtoyant les nouvelles habitations) en commentant en ces termes : «la ville est un système vivant, un lieu d'échange et d'interaction, d'effervescence culturelle et commerciale, un espace évolutif qu'il convient constamment de réinventer», me paraît tout à fait significatif.

Rien de plus symbolique par ailleurs que les transformations de l'ancien siège de la SBS en Portes de Saint François. Il semble bien dans ces conditions que les efforts du City Management s'inscrivent déjà dans un train en marche, qui s'appelle pour les géographes nord-américains, constatant dans quelques-unes de leurs plus belles villes, l'émergence d'un véritable rêve urbain européen, celui de la ville compacte, à métrique piétonne : «Back to the city». Le phénomène est d'ailleurs actuellement étudié par nos collègues neuchâtelois, nos anciens iguliens devenus professeurs, Etienne Piguet et Ola Söderström (2007), dans le cadre d'un important projet du FNRS, les premiers résultats devant être publiés incessamment dans notre revue suisse de géographie, *Geographica Helvetica*. Pour y chercher quoi ? Justement, cette urbanité perdue, dont la meilleure définition, plus

efficace d'ailleurs que mes différents essais, a été donnée par notre voisin et ami Jacques Lévy à l'EPFL, «ce qui fait que la ville soit ville».

Comment ne pas citer ce soir, après avoir lu la contribution que l'un des maîtres de mon jury de thèse d'Etat a donné dans l'ouvrage de *Mélanges* qui vient de m'être offert, coordonné par Antonio Da Cunha et Laurent Matthey (2007), regroupant quelques-unes des plus belles plumes de la géographie mondiale en même temps que celles de notre nouvelle génération d'assistants, et consacré aux Savoirs émergents en matière de ville et d'urbain, cette réflexion à l'émergence de laquelle j'espère avoir contribué comme l'auteur – il s'agit du Professeur Paul Claval- a lui-même contribué à ma formation: «La réflexion contemporaine tourne autour de la question suivante : la ville est-elle seulement faite pour faciliter au maximum toutes les formes d'interaction sociale, comme le suppose la logique des villes ?». Cette «logique des villes» que le même Paul Claval nous assénait avec puissance au moment où je commençais mon enseignement à Lausanne, et à laquelle j'ai essayé d'initier mes étudiants avant d'être plus sensible à d'autres dimensions que celles que me fournissait la théorie des communications, elle-même inscrite dans la théorie économique? C'est là que Paul Claval se révèle à son tour plus sensible à une pensée mieux ancrée dans l'analyse sociologique en avançant une autre question : «Ne devrait-elle pas répondre à une ambition plus haute et qui semble aujourd'hui perdue : servir de matrice à la civilisation qui unit les hommes et non à des cultures qui les opposent ? Celle d'autoriser le développement de volontés citoyennes ?

C'est là le thème commun de beaucoup de recherches actuelles : au-delà de la logique des villes, elles cherchent à saisir l'essence de l'urbain, de ce qui permet la cohabitation constructive d'individualités et de groupes d'origines variées. En d'autres termes, de nous permettre de vivre, plutôt que dans le communautarisme, dans une structure complexe nous permettant de vivre ensemble, égaux et différents, dans nos revenus, dans nos âges, dans nos origines culturelles et ethniques, dans nos représentations, dans nos aspirations, dans nos pratiques quotidiennes, dans nos choix politiques bien sûr aussi. C'est bien à ces recherches que j'ai consacré l'essentiel de ma vie depuis dix ans. Recherches qui à mon sens méritent d'être poursuivies. Et peut-être bien autour du thème clé qu'est la possibilité de favoriser cette dimension proprement urbaine qu'est la relation.

Reste donc à se demander ce que la population va penser des projets de la municipalité ? Et la manière de la convaincre. Sur quelles données, quels paramètres ? Ceci dit l'interprétation d'un texte, comme d'un paysage urbain, n'est pas complètement individuelle. Mais plusieurs individus, plusieurs groupes peuvent arriver, face à un texte, à un paysage, à partager leurs interprétations. Et c'est bien ça la culture, telle que l'interprète aujourd'hui l'anthropologie culturelle et la nouvelle géographie culturelle: «du sens partagé» (Geertz, 1973, Mondada, et Söderström, (1993), Philo et Söderström, 2004).

Quelle ville aurons-nous ? La réponse de la municipalité de Lausanne

Alors, quelle ville voulons-nous ? L'annonce du projet *Métamorphose* par la municipalité de Lausanne, les transformations assez radicales qui seront soit imposées soit proposées à la réflexion de la population dans le but explicite d'aboutir à une sorte de «co-construction» en suivant un modèle de participation «concertée et négociée» (Callon, 1996) me semble bien correspondre, dans sa visée comme dans sa méthode, dans les valeurs aussi qu'il semble devoir véhiculer, et pour le moment du moins, à un processus d'optimisation relevant tout à la fois d'exigences d'ordre économique, d'ordre social et d'ordre environnemental.

Vous connaissez tous le projet sur lequel je ne reviens pas. Disons simplement qu'il s'appuie sur de nouveaux besoins et se donne, partiellement au moins, comme réponse aux leçons critiques du modèle de participation « Quartiers 21 ». Qu'il s'appuie sur la présence et la disponibilité de ressources, auxquelles, peut-être, sans doute, de nombreux promoteurs ou architectes d'ici ou d'ailleurs, et non des moindres, ont essayé de rendre la municipalité sensible, sans qu'il y ait rien à redire d'ailleurs.

D'une certaine manière, la construction du projet Métamorphose est une réponse à ces besoins et ces ressources à travers la création et relocalisation des grands équipements, - ceux du domaine sportif- la création d'un éco-quartier original, d'une nouvel axe de transit, l'utilisation de la participation comme composante de la durabilité, en un mot l'expression d'une croissance intelligente, orientée comme il se doit aujourd'hui sur le transit public et favorisant largement les retrouvailles de la ville avec une métrique piétonne. Densité, mobilité, proximité, mixité.... La ville de Lausanne est sur la bonne voie, celle de la croissance intelligente liant densité, mixité et mobilité (Levy, 2005).

Ce n'est pas le lieu d'ouvrir un débat ici sur le détail de ce qui va se passer au pôle Sud ou au pôle Nord du projet, parmi les très nombreux lieux d'intervention d'une volonté urbanistique soudain exceptionnellement active après un si long sommeil. De ce qui est parfaitement négociable, de ce qui semble ne pas ou ne plus l'être, comme la démolition d'un stade dépassé, passablement pourri mais qui reste pour beaucoup un monument doté de valeur patrimoniale, que la simple idée de sa disparition a réveillé dans l'âme de certains habitants du Nord. La balance entre ces sentiments, peut-être aussi la volonté de préserver un certain niveau d'activité au Nord par rapport au Sud, et le choix municipal d'un emplacement régional stratégique, par l'accès aux transports publics, métro et autoroute susceptible de faire parking provisoire, le confort, la possibilité d'y créer une piscine olympique réclamée par le Conseil communal, la disponibilité de terrain communal, le fait que ces équipements soient attendus par les clubs et la population, des installations à taille humaine qui allient statut de capitale olympique et pratique sportive populaire.

Je n'interviens pas non plus sur ce qui concerne le pôle Nord, la densification et l'éco-quartier. Sinon par quelques images du modèle choisi, mais pas forcément imitable dans ses formes et ses structures.

A en juger par ce que ses promoteurs en ont dit au public lausannois, à ce qu'ils m'ont dit en me faisant l'honneur de m'associer au processus et au groupe de pilotage, à ce que je peux en connaître par les divers documents que j'ai eu sous les yeux, ou auxquels j'ai modestement contribué (la définition du processus et de la charte de participation), je crois qu'il énonce en effet : une vision, d'abord, comme l'indiquent les mots choisis, les mots clés du projet, «Métamorphose», «Participation», «Invention» «Mobilisation», «Création collective», «Co-construction», mais aussi une méthode d'urbanisme pratique, un nouveau mode de faire la ville. Un ensemble réellement partagé par les protagonistes, au niveau des municipaux évidemment, mais aussi de ceux qui en assumeront la conduite pratique, l'architecte chef de projet, Jean-Luc Kolb, la cheffe du service du logement, Mme Elinora Kreebs, les représentants des Etudes générales, Mme Françoise Chappuis et notre plume réflexive et critique, qui est plus qu'une plume, Mme Anne Nguyen. Et, évidemment, votre serviteur qui trouve en fin de carrière, enfin, l'occasion d'être autre chose qu'un inspecteur

des travaux finis, en participant, tout en amont, à la définition de la composante «participation» du projet.

Comment ? En proposant la création d'un espace réellement public, une action publique réellement territorialisée, fondée sur la participation et l'utilisation en matière d'aménagement d'un processus concerté et négocié.. à travers la mobilisation des habitants. En d'autres termes, et en principe du moins, la politique à la disposition de tous. Nommé «participologue» dans cette affaire, je n'ai évidemment pas à me porter garant de la volonté municipale. J'ai déjà pu réaliser que tous les intervenants engagés dans la préparation du projet et chargés de le suivre, à leurs différents niveaux de responsabilité sont passionnés par l'aventure, ses promesses d'invention, de créativité, de partage et de démocratie, et bien décidés à la conduire à terme en honorant les engagements qu'ils auront pris sur ce plan.

J'ai parlé de vision. Il faut y ajouter une prise de conscience (celle de nouveaux besoins, la présence de disponibilités et de ressources). En termes plus géographiques et urbanistiques, l'idée force de faire ville sur la ville, de densifier, de limiter les pendulaires, de penser la ville en termes de durabilité. Développer la ville en l'orientant sur le trafic et en favorisant une métrique piétonne (et donc de créer le M3). Prendre en compte les city-users (qui utilisent la ville sans y travailler et sans y vivre) (des millions parfois que personne n'a étudié). Accessoirement de régler le lancinant problème du stade et de la prison. Le tout reposant sur un certain nombre de valeurs : la réinvention de la cité par elle-même, la durabilité, la convivialité, le partage. Le juste, peut-être, une sorte de post-urbanisation qui représenterait en effet la forme territoriale de la Modernité 3, appelant à la réflexion et l'action de tous sur l'habitation durable et équitable des lieux : une réussite souhaitable et possible si nos pratiques étaient suffisamment justes- la notion de juste devant se comprendre au sens de justice (sociale) comme au sens de justesse (scientifique, technique, écologique»). (Ferrier, 1998)

Un éco-quartier porteur des attributs maintenant reconnus de la durabilité tels que les défend avec tant d'énergie Mme Kreebs : solidarité, convivialité et participation, mixité fonctionnelle (emplois et logements, espace de travail pour les habitants, économie locale et responsable, aliments locaux et durables), mixité sociale, générationnelle et culturelle, diversité de l'offre de logement, lieux de rencontre et d'échange, commerces responsables, services de proximité, tout ce qui peut favoriser l'économie locale. Mais encore : contenir l'étalement urbain préserver la qualité des espaces naturels, préserver la biodiversité, utiliser des matériaux locaux et durables, sains et écologiques, recyclables, dans un concepts constructif flexibles, concept énergétique sobre efficace et renouvelable : En bref une architecture passive, orientée sur le long termes, l'économie de la ressource en eau, le maintien du cycle naturel de l'eau, l'ambition du zéro déchets, gestion différenciée des déchets de chantiers, la réduction des déchets ménagers et la valorisation.

Mais encore : un transport durable, zéro voiture dans le quartier, une mobilité douce et l'accès aux transports communs, le partage des véhicules en locations. Bien être, santé et confort, (le bruit les nuisances sonores), sécurité, gestion des risques des biens et des personnes. Et enfin : par delà la volonté de valoriser culture et patrimoine, la nécessité explicite de préserver et valoriser le patrimoine culturel bâti, celle, la plus importante peut-être, de stimuler une nouvelle culture de la durabilité, éventuellement travailler à la formation de la population (chantiers pédagogiques) et d'engendrer à termes, de nouveaux comportements. Le fin du fin peut-être, le but ultime, pédagogique, de la production

durable de l'espace bâti.

On sait bien par ailleurs les principaux risques du processus participatif : la frustration, l'alibi, l'abandon, la perte de temps et/ou l'enlèvement. Mais aussi, l'absence de jeunes, de femmes, des actifs, de tous ceux qui ne s'expriment pas, des étrangers qui ne viendront pas, des enfants, à moins que l'on sache mobiliser son «Conseil».

Et puis, aussi, l'inévitable frustration, l'alibi, l'abandon, perte de temps ou l'enlèvement. On se rappellera que les publics sont divers et leurs demandes souvent irréductibles et contradictoires. Faudra-t-il gommer les divergences, ou finalement, en en prenant acte, prendre parti ? Les édiles y seront attentifs. Vous aussi j'espère !

N'importe, je crois que les enjeux sont tels qu'il vaut la peine de s'y lancer, à condition de ne pas la rater. Jusqu'à présent, c'est bien l'intention de nos édiles et, j'en suis sûr, de notre Conseil communal très attentif, concerné et sans doute passionné.

Conclusions et perspectives

Reste à conclure. Comment le faire sinon, pour mes amis, dire quelques mots sur la suite de ma carrière ? Dans la mesure du moins où le dire reste pertinent par rapport aux questions que nous nous sommes posés.

Certains d'entre vous le savent : j'ai à réaliser d'urgence mon projet d'écrire un Lausanne, une ville à prendre... au sérieux pour la collection Villes, d'Anthropos que dirige mon amie Denise Pumain, qui, avant même que Gallimard choisisse notre ville comme première ville Suisse à laquelle consacrer l'un de ses fameux guides, auquel j'ai eu le bonheur de participer grâce à Marie Claude Jéquier, nous offre aussi la possibilité de mettre notre ville en scène, projet de géographie locale, peut-être, que je voudrais transcender en le construisant sur le mode du «à la manière de..» en illustrant à propos de cette ville à nouveau si inventive, tant au niveau des espaces logistiques et de mobilité que des espaces sociaux, culturels, voire interculturels, les différentes manières de faire la géographie, en les rattachant à des chapitres où elle seraient pertinentes. J'y retrouverai sans doute, tant au niveau des objets d'étude, souvent nouveaux pour moi, mais nouvellement émergents au sein de notre discipline, que dans la manière de s'en saisir, les préoccupations les plus récentes de la géographie, telles que vous pourrez les découvrir d'ailleurs dans l'ouvrage d'hommage que j'ai déjà trop cité, consacré aux savoirs émergents de la géographie urbaine. Autant d'objets nouveaux auxquels il nous faudra bien appliquer d'autres types de savoirs, dont Mme Anne Claude Berthoud a dit, dans la conclusion qu'elle a offert au livre, «la nature peut-être révolutionnaire.». Sur lesquels j'attire *in fine* l'attention de nos étudiantEs dont j'ai si longtemps partagé les rêves et les, auxquels j'ai eu tant de bonheur de m'identifier tout au long de ma carrière. Je sais déjà que je croiserai nombreux d'entre eux, géographes ayant compris l'appel à travailler à rendre nos régions heureuses, dans l'équité et le progrès, à travailler à construire une ville heureuse et solidaire nous permettant de toujours mieux «vivre ensemble, égaux et différents» (Touraine, 1997).

Bibliographie

Ascher, F. (2000) L'urbanisme face à la nouvelle révolution urbaine, in Yves Michaud (sous la direction de) *Qu'est-ce que la société, ?* vol.3, Université de tous les savoirs, Paris Odile Jacob, pp.169 -180

Barthes, R. (1967) *Système de la mode*, Paris, Seuil

- Bochet, B. (2005) Morphologie urbaine et développement durable : transformations urbaines et régulation de l'étalement, in Antonio Da Cunha et als. (éds.) *Enjeux du développement urbain durable, Transformations urbaines, gestion des ressources et gouvernance*, Lausanne, Presses Polytechniques et universitaires romandes, pp. 55-77
- Bochet, B. (2006) *Métropolisation, morphologie urbaine et développement durable. Transformations urbaines et régulation de l'étalement : le cas de l'agglomération lausannoise*, Thèse de doctorat, Faculté des Géosciences et de l'Environnement, Université de Lausanne
- Chalas, Y. (1997) Les figures de la ville émergente in Dubois-Taine, G. et Chalas, Y. (1997) (dir.) *La ville émergente*, Paris : Ed. de L'Aube., pp.239-270
- Chalas, Y. (2000) *L'invention de la ville*, Coll. Villes, Anthropos /Economica
- Claval, P. (2007) De la logique des villes aux ressorts de l'urbanité in A. Da Cunha et L. Mathhey, éds. *La ville et l'urbain : des savoirs émergents*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, pp.61-80
- Corboz, A. (2001) *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Paris, Besançon,, L'Imprimeur
- Cunha A. et Racine, J.B. (2000) Sustainable development, the Quality of the Urban Environment and Governance: Issues in Urban Research, or How to Change the Process of Change, pp. 77-101 in In Ioan Janos, Denise Pumain, Jean-Bernard Racine, (Eds.) *Integrated Urban Systems and Sustainability of urban Life*, International Geographical Union, Commission on Urban Development and Urban Life, Editura Tehnică, Bucaristi, 518 p.
- Cunha, A. Greer-Wooten, B. et Racine, J.B. (1982) Le concept d'écodéveloppement et la pratique des géographes « (en coll. avec A. Cunha et B. Greer-Wooten) in *Terrains vagues et terres promises* (I.U.E.D. Genève éd.) Presses Universitaires de France, Paris, 1982, p. 17-126.
- Da Cunha A. , et als. (2004) *La mobilité résidentielle, aspirations des ménages et transformations de l'habitat : l'agglomération lausannoise*. Observatoire de la ville et du développement durable, Université de Lausanne
- Da Cunha A. et Matthey. L. (2007) *La ville et l'urbain : des savoirs émergents*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes,.
- De Botton, (2007) *L'architecture du bonheur*, Paris, Mercure de France
- Descombes V. (2007) *Raisonnement de l'ours. Et autres essais de philosophie pratique*», Paris, Seuil,
- Dolle, J.P. (1990) *Fureurs de villes*, Paris, Grasset
- Duby, G. (1974) Histoire sociale et idéologie des sociétés, in J. Le Goff et P. Nora, *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, pp. 147-168

- Ferrier, J.P. (1998) Pour une lecture post-urbaine de la France méditerranéenne, in *Petites et Grandes villes du Bassin méditerranéen. Etudes autour de l'œuvre d'Etienne Dalmasso*, Ecole française de Rome, Palais Farnèse, pp, 547—562)
- Grafmeyer, Y. (1994) *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan Université
- Geertz, C. (1973) *The interpretation of Cultures : Selected Essays*, New York, Basic Book
- Lévy, J. (2005) Habitants, acteurs, ville-système, in *Villes en évolution*, Paris, Institut des villes, La documentation française, pp.57-74
- Longchamp, J. (1989) *La périurbanisation dans l'Ouest lémanique*, Thèse de doctorat, Faculté des lettres, Université de Lausanne,
- Marengo. M. et Racine, J.B. (2005) *De l'Etat Providence à la solidarité communautaire: le monde associatif à Lausanne (Agenda 21). Vers un nouveau projet de société locale*, Travaux et recherche de l'Institut de Géographie de l'Université de Lausanne n°30,
- Mondada L. et Racine, J.B (1999) Ways of Writing Geographies , in Ann Buttimer, Stanley D. Brunn and Ute Wardenga (Eds), *Text and Image, Social Construction of Regional Knowledges*, Beiträge zur Regionbalen Geographie,, 49, Institut für Länderkunde, leipzig, pp. 266-279
- Mondada L. et Racine, J.B. (1992) Géographie et semio-linguistique, *Encyclopédie de Géographie*, Paris, Economica, p.257-272 (en coll. avec Lorenza Mondada)
- Mondada, L. et Söderström, O. (1993) Du texte à l'interaction; parcours à travers la géographie culturelle contemporaine, *Géographie et Culture*, no.8, pp.71-83
- Paquot, Th. (1990) *Homo Urbanus, Essai sur l'urbanisation du monde et des mœurs*, Paris, Editions du Félin,
- Paquot,. Th, (2006) in Pumain D. Paquot, Th et Kleinschmager , *Dictionnaire La ville et l'urbain*, Paris, Anthropos, Economica
- Philo. C. et Söderström, O. (2004) La géographie sociale : la société dans son espace, in Georges Benko et Ulf Strohmayer (éds.) *Horizons géographiques*, Paris, Ed. Bréal, pp. 76-149
- Pumain D. (2000) Le devenir des villes et la modélisation,, in Yves Michaud (sous la direction de), *Qu'est-ce que la société ?* vol.3, Université de tous les savoirs, Paris Odile Jacob, pp.181-192
- Pumain, D. (1997) Vers une théorie évolutive des villes. *L'Espace géographique*, 2, pp.119-134
- Racine, J.B (1993) *La ville entre Dieu et les hommes*, Paris, Anthropos, Genève, Presses bibliques universitaires,
- Racine, J.B. (2003) Violences urbaines, violences en culottes courtes ; mais de quel côté sont les incivilités ? Invitation à aller plus loin. In: Skrivan, M. (éd.) *Pour une ville qui ne fasse pas violence aux enfants* , Lausanne, Comportements, Lausanne, pp.9-48

- Racine, J.B. (2004) Explaining, Regulating or Monitoring Violence in the Cities of Tomorrow. In: *Monitoring Cities : International Perspectives*, Calgary, Berlin, IGU Urban Commission. University of Calgary and Free University, pp. 557-59 ; Racine, J.B. (2005) *Violences urbaines, Le regard du géographe dans une approche transdisciplinaire*, in Nosedá V. «*Violences urbaines, Une exploration au-delà des interprétations reçues*», Lausanne, IGUL, Rapport à la Municipalité de Lausanne, Agenda 21, pp.110-144
- Racine, J.B. (2005) *Lausanne, Une ville en mouvement*, in Jonahan Rochat (éd.) *Lausanne, Une ville à l'écoute de ses exclus*, Paris, Autrement, pp.10-2
- Racine, J.B. (1995) *Les témoins*, *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 39, no.108, pp.537-548
- Raffestin, C. (1980) *Pour une géographie du pouvoir*, Paris Litec,
- Ragon, M. (1995) *L'homme et les villes*, Paris, Albin Michel
- Ruffié, J. (1976) *De la biologie à la culture*, Paris, Flammarion
- Rozenblat, C. (2007) *Villes et réseaux «petits-mondes»*, in *La ville et l'urbain : des savoirs émergents*, ouvrage coordonné par A. Da Cunha et L. Matthey, Lausanne Presses polytechniques et universitaires romandes., pp.81-104
- Seguala, J. (2007) *Tous Ego(s)*, et *FranceMagazine* no.17, pp. 50-53
- Thiollière, M. (2007) *Quelle ville voulons-nous ?* Paris, Autrement
- Touraine, A. (1997) *Pourrons-nous vivre ensemble, égaux et différents ?* Paris, Fayard